

The image features three men standing in profile, facing right, against a bright, overexposed background. They are rendered as dark silhouettes. The man on the left is wearing a hoodie. The man in the middle is wearing a jacket and has his hands in his pockets. The man on the right is wearing a jacket. The overall mood is somber and mysterious.

Ladri

Nouvelle écrite par la classe de seconde 2MS2
Métiers de la sécurité

Un projet a germé dans mon esprit et celui de Frédéric Ciriez à l'issue d'une leçon de littérature donnée à Meaux en mars 2020.

Cet auteur de nombreux ouvrages a accepté, sur ma proposition, de mettre en place une résidence d'écrivain au lycée professionnel Baudelaire à partir de la rentrée 2020.

Toutes les classes de seconde ont bénéficié d'un atelier d'écriture.

Deux classes de seconde issues des Métiers de la sécurité ont participé à cette résidence d'écrivain durant neuf mois.

Les lycéens professionnels sont parfois éloignés de la littérature et de ce que l'on appelle l'objet livre. À travers ce dispositif proposé par la région Île-de-France, nous avons essayé de capter l'attention et l'intérêt des élèves d'une manière moins classique, moins académique et moins formelle.

Frédéric Ciriez a proposé aux élèves des textes issus de la littérature classique et contemporaine.

Les classes 2MS1 et 2MS2 ont rédigé une nouvelle policière par classe. Il a fallu choisir le sujet, mettre en place l'écheveau d'une intrigue et procéder au travail d'écriture. Au bout de neuf mois, le projet est arrivé à son terme. Deux nouvelles policières ont été publiées faisant la fierté de nos élèves et de leurs proches.

Je tiens à remercier sincèrement Frédéric Ciriez pour sa remarquable abnégation tout au long de cette année scolaire.

J'ai une pensée émue et pleine de gratitude pour ma collègue de lettres-histoire, Tatiana Vinader, qui a accepté de participer à cette résidence d'écrivain à nos côtés tout au long de la présente année scolaire avec sa classe de seconde 2MS2.

Je songe également à mes collègues de lettres-histoire qui ont accompagné les élèves lors des différents ateliers d'écriture: Karine Houibert et Jovanka Miskov.

Je n'oublie pas mon chef d'établissement, Christophe Boutet, dont le soutien a été à la fois constant et enthousiaste.

Enfin, nous tenons à remercier des personnalités éminentes de la région Île-de-France pour l'aide et le suivi régulier de cette résidence d'écrivain: Vania Marty, Emmanuelle Guichard et Agnès Thibault.

Sébastien Lucarelli,
Professeur de lettres-histoire et référent culture
du lycée professionnel Baudelaire

La nouvelle qui suit, écrite collectivement par les élèves de seconde 1 des Métiers de la sécurité, est le fruit d'une résidence d'écrivain dont j'ai bénéficié au lycée Charles-Baudelaire de Meaux lors de l'année scolaire 2020-2021, à l'initiative du professeur de français Sébastien Lucarelli. Celle-ci portait sur le thème « Littérature et sécurité ». Quoi de plus stimulant en effet que d'aborder une telle question auprès des futurs professionnels de la filière, dans ses métiers les plus divers? L'enjeu était d'inscrire une réflexion sur la littérature en tant qu'elle crée, de par sa nature transgressive, une forme d'insécurité imaginaire, dans un projet d'écriture concret. Le voici: il a pris la forme d'un récit policier entièrement conçu et écrit par les élèves, qui ont donné libre cours à leur imagination et qui ont également appris la rigueur et la lenteur de tout travail de composition romanesque. Qu'ils en soient félicités. Qu'ils soient surtout fiers d'être allés au bout d'un projet qui n'allait pas de soi lors d'une année marquée par les dégâts de la Covid. Le résultat? Meurtre, drogue, infiltration, vengeance... un cocktail explosif au service d'une histoire rondement menée qu'assurément vous pourrez lire en toute (in) sécurité, pour votre plus grand plaisir.

Frédéric Ciriez

CHAPITRE I

Un vent d'hiver glacial soufflait ce soir-là. John First et son équipe patrouillaient autour de 23 heures dans la banlieue de Chicago. Ils furent soudain appelés par deux adolescentes qui racontaient s'être perdues et qui avaient trouvé refuge dans un hangar. John sentit le canular mais décida par professionnalisme d'aller jeter un œil. Vingt minutes plus tard, il était sur place avec deux hommes. La pluie s'était mise à tomber et le vent rugissait. Le hangar semblait immense et délabré: comment deux gamines avaient-elle bien pu aller se terrer dans un endroit aussi sinistre pour se protéger de l'intempérie? John braqua les phares du véhicule sur l'entrée du hangar et distingua les deux fillettes, qui lui firent signe devant de longs draps accrochés à des fils à linges. Les hommes de John First les appelèrent avec le mégaphone mais les filles ne bougeaient pas. Qu'est-ce que c'était que ce cirque? Soudain les draps blancs tombèrent, révélant trois vans noirs garés, d'où sortirent une vingtaine d'hommes déguisés en nonne et armés de fusils d'assaut. Trois policiers du FBI de Chicago, même parmi les plus aguerris, cela ne pesait pas bien lourd face à une telle organisation... Des hommes menaçants invitèrent John First et ses deux collègues à monter dans un van sans faire d'histoire. Ce n'était pas un canular, c'était un traquenard.

CHAPITRE II

Après une nuit de captivité dans un endroit ultra-sécurisé, John First, séparé de ses deux hommes, fut présenté au chef du gang, un homme inquiétant avec la moitié des dents en métal, l'autre en or. Celui-ci tenait en main la carte de policier de son otage ainsi que son arme de service.

— Alors John... John First... comment s'est passée ta première nuit en cage?

John le toisa sans répondre.

— On m'appelle le boss, ou encore Ladri, le voleur en italien, par fidélité à mes origines... Je vais te raconter une petite histoire qui va te faire piger deux ou trois choses. Quand j'avais 5 ans, je jouais régulièrement à la balançoire avec mon frère aîné, âgé de 8 ans. Mais un jour, des flics qui couraient les jeunes dealers du quartier ont cru que mon frangin faisait le guetteur et l'ont chopé. Ils l'ont tabassé à mort tout simplement car James disait ne pas savoir ce que le mot guetteur voulait dire... Les policiers ont laissé son corps

à terre, sans vie. Et moi qui assistais à la scène, je ne pouvais pas bouger le petit doigt à cause de la peur.

— Je ne crois pas une seconde que de vrais flics aient pu faire ça.

— C'est votre problème, à vous les flics : vous n'arrivez pas à admettre que vous êtes capables du pire.

— Alors pourquoi n'as-tu pas demandé à tes parents de porter plainte? Étais-tu sûr qu'il s'agissait de vrais flics?

— Affaire classée sans suite, comme d'habitude... Puis les policiers sont venus me menacer de mort si je parlais. Je n'avais que 5 ans... Et les adultes qui ne faisaient rien par peur! J'ai voulu changer le monde en créant ce gang et en rétablissant une justice digne de ce nom. Car les voleurs, c'est vous, parole de Ladri!

— Je comprends ta haine...

— Non, tu ne peux pas comprendre! Toi qui es protégé par une justice de menteurs!

John baissa les yeux. Il ne savait que répondre et il lui fallait user de psychologie face à un tel fou. Quel était le parfum de cet homme? Il avait déjà senti cela quelque part.

— Je comprends ton point de vue... mais il y a aussi de bons policiers qui respectent la loi sans être corrompus. J'en fais partie. Si tu veux, je t'aiderai à faire réviser le dossier de ton frère.

— Non, tu mens, la justice est pourrie jusqu'à l'os!

— Écoute-moi...

— Ferme ta gueule! Je ne t'ai pas donné l'autorisation de parler! Ladri lui donna un coup de cross. Ses lèvres explosèrent. Sa tête frappa le sol.

— Ramenez-le dans sa cage!

Ses hommes obtempérèrent et ramenèrent John, inerte. Les chiens montaient la garde. Ils étaient attachés mais dangereux: des pitbulls, des dobermans et des staffs entraînés au combat. Les chiens aboyaient et grognaient.

Une heure plus tard, John se réveilla. Ses lèvres étaient tuméfiées et il avait un mal de crâne épouvantable. Il était seul, comme un animal dans un zoo, la nuit.

CHAPITRE III

Vers 23 heures, Julia Martinelli attendait anxieusement le retour de patrouille de son mari, un certain John First. Elle regarda la série Riverdale

sur Netflix mais eut du mal à se concentrer. Elle se fit un thé à la menthe, puis se coucha vers 3 heures du matin en espérant que son John soit à ses côtés le lendemain, quand elle se réveillerait. Mais quand elle ouvrit un œil, elle ne sentit pas la présence chaude et rassurante de son époux.

Elle prit son téléphone, un iPhone 12 pro max rouge cerise comme son rouge à lèvres, et appela Gilbert Wayne, un de ses collègues, sur sa ligne privée. Veuillez laisser un message, Gilbert vous rappellera. Biiiip.

Julia prit son sac à main en cuir bleu pailleté Louis Vuitton, passa son manteau de laine Gucci, sortit et démarra sa Camaro rouge. Le soleil inonda les rétroviseurs. Elle se gratta l'avant-bras, se mordit les lèvres, alluma une cigarette au menthol extra-longue et fila vers le commissariat. « *We meet in bedroom like silk...* » Dior, la chanson de Pop Smoke, envahit l'habitable.

Elle se gara non loin du commissariat et sortit fébrilement.

Elle poussa la porte de l'entrée, se rua vers l'accueil. Luigi l'accueillit.

— As-tu vu John ? Il n'est pas rentré de la nuit.

— Non, on n'a pas de nouvelles depuis hier et on n'arrive pas à le localiser. Il a disparu avec deux collègues, Stan et Jo.

CHAPITRE IV

Marie se fit un rail de coke sur la table de cuisine puis se regarda dans un miroir : elle était moche mais elle ne s'en rendait plus compte. Elle quitta sa maison dans la forêt. Ce matin-là, elle avait rendez-vous avec un recruteur du gang de Ladri. Elle voulait dealer pour eux. Avoir de la came gratuite pour elle et dealer pour se faire un peu de fric. De toute façon elle n'avait plus rien à perdre : elle était seule au monde, sans parents – son père s'était tué dans un accident de voiture, sa mère s'était fracassée dans une vallée lors d'un saut à l'élastique – le fil avait lâché ; quant à son fils unique, c'était une saloperie qui avait quitté le foyer il y avait plus de quinze ans : bon débarras, il ne lui taperait plus sur la gueule, comme son mari qu'elle avait étranglé une nuit alors qu'il dormait, ivre mort. Puis elle avait enterré le cadavre quelque part dans les bois, elle ne savait même plus où.

Elle avait rendez-vous sur un parking, près du MacDo qui surplombait l'autoroute. Un lascar l'attendait avec un mec en chaise roulante. Elle prit la parole.

— Je veux bosser pour vous. Je veux effacer mes dettes et faire du fric avec vous.

- Bon point pour toi... Marie.
 - Comment tu connais mon nom ?
 - On se renseigne toujours avant de rencontrer des loques dans ton style... Le travail est simple : tu approvisionnes Jack, qui cache la came sous sa chaise et la refourgue aux clients, ça, ça te concerne pas. Tu t'exécutes et tu demandes rien.
 - Je gagne quoi en clair ? On oublie les 5 000 dollars de came que tu nous dois, tu as ta conso gratuite et un joli billet si les choses se passent bien.
 - Et si elles se passent mal ?
 - Tu ne seras plus parmi nous pour les raconter. Ok ?
 - Ok.
 - Mais auparavant, tu dois faire tes preuves.
 - Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?
 - Ou bien tu nous ramènes le scalp d'une femme flic, avec sa casquette et son flingue... ou bien la main coupée d'un flic. Tu bosses à la morgue de l'hôpital, non ?
 - Décidément, tu sais tout sur moi...
 - Si tu réussis, tu seras des nôtres. Qu'en penses-tu Jack ?
- L'handicapé, les mains posées sur les accoudoirs de sa chaise roulante, opina du chef. De la salive brillait aux commissures de ses lèvres.
- Ouais, Tim, je suis partant pour bosser avec cette junkie si elle nous ramène le scalp d'une fliquette, comme celles qui font la sortie de l'école du quartier... mais je crois qu'une main de flic coupée, ça me plairait encore plus.
- Marie hocha la tête. Elle regardait Jack sur sa chaise roulante, qui avait plus l'air d'une poubelle ambulante que d'autre chose. Puis elle regarda Tim : ce mec aux yeux bleus, elle l'avait déjà vu quelque part...

CHAPITRE V

Trevor, un collègue de John First extrêmement expérimenté, se rendit en compagnie de Ghost, son coéquipier, sur les lieux de la disparition de John First et des deux policiers qui l'accompagnaient. La voiture de service demeurait introuvable mais avait été bornée à cet endroit. Trevor prit un appareil photo et un carnet. La scientifique allait arriver dans quelques minutes.

- La cour et le hangar sont immenses, il faudra du temps pour les fouiller entièrement, dit Trevor.

- T'as raison, mais faut se dépêcher, je crains le pire, répondit Ghost.
- Ils commencèrent à fouiller les extérieurs.
- Ghost tu trouves quelque chose ?
- Non, rien, on essaye l'intérieur.
- Regarde où tu marches, il y a des éclats de verre partout au sol.
- La scientifique va s'éclater.
- Trevor ! J'ai trouvé un 9 millimètres !
- Touche pas au pistolet et place une balise. C'est l'arme de service d'un policier ?
- Oui, on voit le numéro de série, il n'a pas été limé.
- Tu crois que nos hommes ont pu le perdre volontairement pour donner un indice ?
- C'est tout à fait possible... Le gang vient de commettre sa première erreur.
- La scientifique arriva sur place et commença à faire des prélèvements. Trevor et Ghost retournèrent au commissariat. Ils furent reçus par l'inspecteur principal O'Molloy.
- Chef, ça fait seize policiers disparus, dit Trevor. Quatre fois plus que l'année dernière à la même date. On a un indice, l'arme d'un collègue de John : soit le gang nous nargue, soit ils ont fait une faute.
- J'espère pour nous qu'ils ont fait une faute. Seize policiers... Ces kidnappings sont forcément ciblés, dit O'Molloy. Il me faudrait le détail des missions récentes des collègues disparus.
- Il faudrait surtout infiltrer cette organisation !, s'exclama Trevor.
- Je me porte volontaire !, répliqua Ghost.
- Non, répondit Trevor, tu perds vite ton sang-froid... J'irai moi.
- Tu as mon feu vert, dit O'Molloy.
- Reviens en vie Trevor, dit Ghost inquiet.

CHAPITRE VI

John First tournait en rond dans sa cage d'acier, comme un lion. Il n'avait rien mangé depuis 48 heures. Seule une gamelle pleine d'eau gisait à ses pieds, dans la paille. John pensait à Julia, qui avait tendance à s'inquiéter vite. Où pouvait-elle bien le chercher ? Il pensait aussi à ses deux collègues, Stan et Jo, dont il avait été séparé. Pourvu qu'on ne leur ait pas fait de mal... Il repensa à cet homme terrible, Ladri, qui s'était présenté comme le boss de l'organisation. Comment faire entendre raison à ce type

d'individu, nourri de haine et de vengeance? Si ce qu'il disait était vrai sur l'assassinat de son frère, on pouvait comprendre sa folie. Mais cela semblait impossible à John: quel policier normalement constitué irait battre à mort un gamin de 8 ans pris pour un guetteur? Tout cela clochait. Puis John éprouva une drôle d'impression: il avait déjà senti quelque part le parfum de Ladri... Mais où? Chez lui? Bon, après tout, les parfums étaient commercialisés à grande échelle et il arrivait bien souvent que deux individus portent le même parfum, selon les modes de l'époque. Mais ce parfum... Puis John n'y pensa plus. Soudain, deux hommes armés entrèrent. L'un tint en joue John First tandis que l'autre ouvrit une trappe dans la cage et donna pour la première fois un repas au prisonnier: une assiette recouverte d'une cloche en métal argenté. Ils partirent. John, affamé enleva précipitamment la cloche: oh non, de la pâté pour chien... et à y regarder de plus près... un doigt, avec une bague!

CHAPITRE VII

Julia était perdue. Elle ne savait plus où elle en était. Lui fallait-elle dénoncer Ladri, son frère? Ou essayer d'en apprendre plus sur lui et renouer ce lien qui n'avait jamais vraiment existé pour tenter seule la libération de John. Car elle savait bien que son fou de frangin était à l'origine du kidnapping. Qu'avait-il encore été inventer pour justifier son méfait? Dès qu'elle se levait, elle pensait à son mari qui n'était plus à ses côtés. Elle prenait son café en fumant sa cigarette menthol. Elle repensait à tout, au passé... À toutes ces possibilités offertes par la vie... Elle était dubitative sur son avenir et sur ceux de ses proches. Elle prit son sac de sport Louis Vuitton et monta dans sa Camaro. Il y avait encore dedans une souche d'odeur de John. Arrivée à la salle de sport, après s'être bien échauffée, elle fit ses squats chargés à 30 kg. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à John quand il l'assistait dans ses exercices. Sa disparition était un manque vital. Comme s'il lui manquait une partie d'elle-même. Une fois revenue chez elle à 20 h 30, elle décida de préparer des lasagnes, le plat préféré de John. Mais ce n'est qu'une fois à table qu'elle se rendit compte qu'elle avait préparé deux assiettes, alors qu'elle était seule. Tous les jours se ressemblaient à présent. Son quotidien et ses routines ne changeaient pas. C'était comme avant, mais sans John. Jusqu'au jour où elle reçut un bizarre coup de fil: « Julia, ma petite sœur, tu reconnais ma voix?... On a des choses à se dire, non?... Tu aimerais le

revoir vivant, ou pas, ton sale flic?... » Elle ne répondit pas et raccrocha. Désormais, elle devait faire un choix.

CHAPITRE VIII

Après une longue nuit de garde mouvementée à l'hôpital où elle travaillait, Marie, la femme de la forêt, regarda le soleil se lever à l'ouest de Chicago. La journée reprit avec une grosse fusillade en plein centre-ville. Une tempête de blessés en fin de vie déferla à l'intérieur de l'établissement. Marie se proposa de s'occuper des personnes en charpies avec une seule idée : prendre une main pour la donner au gang et prouver ainsi sa détermination à travailler en son sein. Une fois dans la morgue, Marie chercha un macchabée. Elle en trouva un, tout frais, sortit un couteau de son sac pour lui trancher le poignet quand soudain un homme entra dans la salle : il la découvrit et se mit à appeler à l'aide. Marie le piqua avec une seringue pleine d'acide normalement utilisé pour nettoyer les ustensiles. L'homme mourut instantanément. Une partie de son bras fondit devant la meurtrière toxicomane. Elle prit sa respiration et plaça le cadavre sur un chariot roulant. Puis elle finit de couper la main de l'autre mort et la mit dans une glacière. Elle appela son contact au sein du gang en lui demandant de se garer avec sa camionnette à l'arrière de l'hôpital, à l'entrée du service funéraire. Elle fit monter le chariot dans la camionnette, toujours en s'assurant que personne ne la voyait, puis chargea la glacière. Elle prit peur lorsqu'elle vit arriver des ambulances qui transportaient sûrement des personnes mutilées lors de la fusillade. Le chauffeur du gang se dépêcha de démarrer et de déguerpir. Marie regagna l'intérieur de l'hôpital pour soigner les blessés comme si de rien n'était. Mais ce dont personne ne se doutait, c'est que les organes de l'infirmier qu'elle venait de tuer allaient être pour moitié donnés à manger aux chiens de guerre du gang et pour le reste revendus pour acheter des armes.

CHAPITRE IX

Julia ouvrit une session sur son ordinateur, se rendit sur gmail et créa une fausse adresse au nom de johnfirstkidnapping@gmail.com. Puis elle écrivit :

« POUR LA DISPARITION DE JOHN FIRST ET DE SES DEUX COLLÈGUES, ALLEZ CHERCHER DU CÔTÉ DU GANG DES PRITTS ET DE LEUR CHEF, LADRI. »

Elle savait à qui s'adresser au commissariat central : l'inspecteur Trevor. Elle inspira et appuya sur « envoi ».

CHAPITRE X

Trevor fit bon usage du message de Julia. Il décida directement d'entrer en contact avec le gang. Il fut mis en relation par un dealer qui lui servait d'indic du nom de Dick. Dick l'avait prévenu : tu verras, ce sont des fous dangereux, fais gaffe...

Trevor était habillé d'un jean et d'un sweat à capuche pour rencontrer un émissaire des Pritts. Le rendez-vous eut lieu le soir dans une zone industrielle, près d'un abattoir.

— Bonsoir, mec !

— Bonsoir... c'est toi qui veux dealer pour nous... Tu connais le mot de passe ?

— 2002... l'année de création de votre gang.

— Sois le bienvenu... Tu sais, on ne travaille pas comme ça pour les Pritts, je vais t'expliquer ce qu'il faut faire pour rejoindre le gang...

— Je veux vraiment être des vôtres.

— D'accord... Tu dois nous remettre la main coupée d'un flic avec sa carte professionnelle.

— Ça ne me fait pas peur, je veux vraiment bosser pour vous. Vous êtes les meilleurs sur Chicago. Je vais trouver un connard de flic et lui faire sa fête. On se revoit quand ?

— Demain, même heure. Tu as 24 heures pour faire tes preuves.

— Ah oui, c'est chaud... Même endroit ?

— Non ! Tu recevras un message. Et pas d'entourloupe, sinon ce sont tes mains et tes jambes que je couperai moi-même.

Trevor mit cinq équipes sur le coup : l'élite de la police de Chicago. Sa stratégie était simple. Fournir une main coupée à son interlocuteur dès le lendemain, pénétrer le camp secret du gang, et se laisser suivre par les forces spéciales du FBI. Le kidnapping de John First et de ses hommes ne resterait pas impuni. Comment pouvait-on être aussi abject que les Pritts ?

Le lendemain matin, Trevor mit son stratagème au point. La morgue de l'hôpital l'informa également qu'un infirmier avait disparu et qu'un macchabée avait eu la main coupée. Du jamais vu dans l'enceinte de l'établissement... Le gang avait réussi à l'infiltrer. John se fit remettre la main d'un accidenté de la route et prépara une fausse carte professionnelle au commissariat. Ses équipes se tenaient prêtes.

Le soir, il reçut un message sur son téléphone : le rendez-vous aurait lieu à l'autre bout de la ville, dans une fête foraine. La remise de la main se déroulerait dans... dans un... dans le Train Fantôme.

Trevor se rendit sur place, trouva le manège, reconnut son contact, qui l'invita à s'asseoir à ses côtés, dans une voiture. Le tour commença. Trevor lui remit le paquet dans les ténèbres du circuit, où l'on entendait des cris de sorcières et des hurlements de monstres. À la sortie de l'attraction, le membre du gang dit à Trevor : tu es des nôtres, Bob.

CHAPITRE XI

Dix heures. Les informations viennent de remonter au QG du SWAT. Trois équipes ont été sollicitées au débriefing. L'équipe du lieutenant Frantz entre dans la salle, le débrief commence. Le commandement prend la parole : « suite à un témoignage anonyme, l'inspecteur Trevor a infiltré le gang des Pritts. On le suit à la trace grâce à une puce numérique implantée dans un bras. Deux équipes prendront l'assaut et la troisième sera en soutien. Deux snipers seront positionnés pour appuyer les équipes de tête. L'équipe de Frantz et de Steven seront en première ligne. Messieurs, prévenez vos femmes, il y aura des morts dans cet assaut. Prenez les plans et allez vous équiper, l'assaut sera donné à onze heures trente. »

Une fois sorti, Frantz appela sa femme. Une larme coula sur son visage : Allô, chérie, c'est moi. Je... je t'aime. Sa voix commença à trembler. On ne se reverra peut-être pas ce soir... l'assaut est à onze heures trente... dit au gamin que je l'aime aussi... que c'est la plus magnifique personne qui existe... Je vous embrasse tous les deux... sois forte... pour nous. Avant qu'il ne raccroche, on pouvait entendre sa femme fondre en larmes en essayant tant bien que mal de dire elle aussi je t'aime.

Dix heures trente. Le moral est au plus bas. Les équipes commencent à s'équiper avec du matériel lourd. Ils savent tous que cet assaut sera meurtrier. L'équipe de Frantz entre dans l'armurerie. Ils prennent des MP5 avec cinq chargeurs chacun, un silencieux et un pointeur laser.

— Dix heures quarante-cinq. Le véhicule blindé commence sa route. Ils sont sept à l'intérieur.

— Des ventes d'organes et des mains de flics coupées pour faire ses preuves, c'est pas n'importe quel gang!

— La ferme Antony, c'est pas le moment de déconner. On ne sait pas si l'assaut sera une réussite. Il faut absolument qu'on récupère Trevor, John First, Stan et Jo. On se souviendra de cette putain de journée.

— Vous avez appelé vos femmes? demanda Antony.

— Non, je ne veux pas l'inquiéter, dit Günter.

— T'as une femme toi?, répliqua Darenn.

— Un fou rire s'empara de l'équipe.

— Restons sérieux, dit Frantz.

— On se remonte le moral comme on peut, dit Darenn, toujours en train de rire.

— Sinon oui, j'ai une femme et on va avoir un p'tiot, je l'espère!

— Un petit! J'espère pour toi que ce sera une fille, un garçon, c'est trop agité.

— T'es bien silencieux Rimatov, dit Günter.

— Ça change pas de d'habitude. J'ai pas besoin de vous rappeler pour Juan.

— Le silence est revenu dans le véhicule.

— Onze heures vingt. Le véhicule arrive sur base. L'équipe en descend. On peut apercevoir les deux autres voitures blindées avec les équipes qui en sortent. Frantz s'approche de Steven.

— Quelle équipe passe en premier?

— On le fait à pile ou face, je pense qu'aucun d'entre nous ne veut passer en premier.

— Ouais c'est vrai, t'as une pièce?

— Oui.

— Steven lance la pièce.

— Je prends face, dit Frantz.

— Ok.

— La pièce retombe dans la main de Steven: elle montre face.

— Désolé pour vous, dit Steven d'un ton assez grave.

— Ce n'est pas de ta faute, il y avait une chance sur deux.

— Frantz retourne voir son équipe: « on passe devant! »

— L'équipe se décompose: « chargez vos armes, il nous reste quatre minutes avant d'aller en enfer. »

Darenn commence à pleurer, tout comme Antony. Günter baisse la tête. Le moral est au plus bas. L'équipe se place pour lancer l'assaut.

Onze heures trente. L'équipe entre dans le bâtiment: personne à l'intérieur. Le stress se fait sentir. Quinze secondes que les hommes sont entrés. L'équipe de Steven pénètre les lieux à son tour. Les deux équipes avancent de protection en protection, se cachant tant bien que mal derrière des barricades sûrement placées par les Pritts pour contrer une offensive extérieure.

Une minute trente que les équipes avancent. Elles se séparent pour entrer dans des pièces différentes.

Onze heures trente-trois. L'équipe de Frantz a sécurisé trois pièces quand soudain elle essuie des tirs de fusils d'assaut. Une trentaine de rafales retentissent. Seul un membre de l'équipe est touché: Rose est à terre, blessée au niveau du ventre. Son gilet pare-balles n'était pas assez résistant pour arrêter une balle de calibre 12.7 à cinq mètres de distance.

De l'autre côté du bâtiment, des échanges de tirs ont lieu. L'équipe de Frantz doit continuer son avancée coûte que coûte pour réaliser sa mission. Rose est portée par Antoine et mise à l'abri.

— Je reste avec Rose, continuez sans nous.

— Ok, on ne s'arrête pas et on descend tous ceux qui osent nous affronter.

— Face au corps inerte de Rose, toute l'équipe est déterminée à continuer. La rage monte contre le gang.

Onze heures trente-six. L'équipe passe dans une autre salle, où cinq tireurs les attendent, tous armés de fusils d'assaut AK-47 et d'UZI. L'équipe plonge à découvert et tire dans la direction des membres du gang. Trois hommes tombent raides morts et une balle se loge dans la tête de Darenn, qui meurt sur le coup. D'autres hommes sont descendus dans les secondes qui suivent. L'équipe continue d'avancer quand une grenade explose à ses pieds et tue Jim. Seuls trois membres de l'équipe peuvent encore avancer. D'après les plans fournis au débriefing, il reste deux salles à franchir avant d'atteindre l'objectif.

CHAPITRE XII

Du côté du gang, les événements n'étaient pas vécus de la même manière. Les membres ne s'attendaient pas à une telle attaque, même s'ils avaient les moyens de répondre. Le recruteur de la femme des bois traversa une pièce à pas de loup et aperçut sa recrue. Soudain il braqua son fusil sur elle. La femme se mit à paniquer: « Pourquoi tu me braques alors qu'on est attaqués? »

L'homme hochait la tête et la regarda dans les yeux : « regarde ce que tu es devenue, tu fais pitié ! » La femme répondit : « qui es-tu pour me juger ? » Puis la femme tenta elle aussi de le braquer avec son fusil mais l'homme le lui arracha des mains : « la prochaine fois que tu pointes une arme sur moi, tu mourras, je te préviens ! » La femme désarmée éclata en sanglots : « pourquoi tu me fais ça, je suis loyale envers vous, je n'ai rien fait de mal ! » Le jeune dealer répondit : « rien de mal, Elena Lopez ?... » La femme était sous le choc : « comment tu connais mon nom ? » Il déclara, avec des sanglots dans la voix : « Je suis ton fils... » La mère était bouche bée. Elle n'arrivait plus à parler. Elle n'était plus que pleurs et désespoir. Elle dit : « David, oh mon David... Je t'aime... je ne pouvais pas te garder... j'étais trop jeune, je n'avais rien, pas de famille... tu es un homme à présent... j'ai voulu entrer dans le gang pour tuer Ladri... c'est lui qui a rendu papa accro à la cocaïne et qui l'a tué. » David leva de nouveau son fusil, prêt à abattre sa mère. Mais il baissa son arme et dit : suis-moi maman, je sais comment fuir cet enfer.

Chapitre XIII

Onze heures trente-huit. Le reste de l'équipe continue d'avancer. Dans la salle suivante quatre hommes du gang se positionnent et commencent à tirer. Frantz riposte et en abat deux. Les deux autres se replient dans une pièce annexe.

— Fais gaffe, on ne sait pas combien ils sont de ce côté.

L'équipe entre et tire en mode tir plongeant. Puis une fois à découvert, les policiers commencent à viser tandis que huit hommes leur tirent dessus. Une balle ricoche sur le casque de Frantz et une autre atteint Günter, qui tombe à terre. Rimatov tire et abat un homme. L'échange de tirs continue pendant cinq interminables minutes.

Onze heures quarante-cinq. Les huit hommes sont morts et Günter est seulement blessé. La pièce où John est engagé est atteinte. Ladri quant à lui est retrouvé caché dans une caisse en bois, comme un lâche...

Frantz prépare un message radio pour informer de la situation : « Ici Frantz, nous avons deux hommes à terre et deux hommes morts. L'objectif est atteint, nous commençons l'exfiltration des personnels de police enfermés. »

Rimatov porte Günter sur ses épaules. Frantz avance prudemment devant, avec John.

Onze heures cinquante. L'équipe de Frantz et de Steven est sortie du bâtiment. Sur quatorze hommes, seuls cinq sont ressortis indemnes. On dénombre quatre blessés, dont trois au pronostic vital engagé, et cinq pertes humaines pendant cette opération.

C'était la fin du gang des Pritts.

C'était la fin de Ladri, le frère de Julia.

C'était une nouvelle vie qui commençait pour elle et John First.

Les auteurs de la classe de 2MS2

ILYASSE ABDESSLAM

KIERIAN BACHELIN

MAXIME BARRAT

NINO BERTRAND

CARLA CORTEZ

ALAN DA PONTE

EWAN DINAUX

DORIAN FIGEAC

NOAH FIGUEIRA

ABRI GUENINECHE

HUGO ITAN

KYLLIAN LEGRAND

JULIEN MERCERON

MANON NEGRINI

BRYAN PELLE

GIANI PEROSA

TÉO PEYNAUD

TOM RAYACOBALLE

LE MOT DE L'ÉDITRICE

John First, policier gradé et heureux en ménage, se retrouve tout d'un coup pris au piège. Un soir, sa femme Julia s'inquiète de ne pas le voir rentrer. Cela ne lui ressemble pas. Elle sent que quelque chose ne va et elle sait pourquoi.

Une histoire de flics, la vie d'un gang... Tout les oppose et pourtant, chacun d'eux vise le même but : faire justice. Ladrì, qui de son nom de voleur va nous emmener dans les abysses les plus sombres de l'humain. Qui va gagner ? L'amour va-t-il triompher ? Justice sera-t-elle rétablie ? Les élèves ont fait leur choix...